

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Le gardian de la Camargue  
**Autor:** Figuier, M. Louis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252762>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

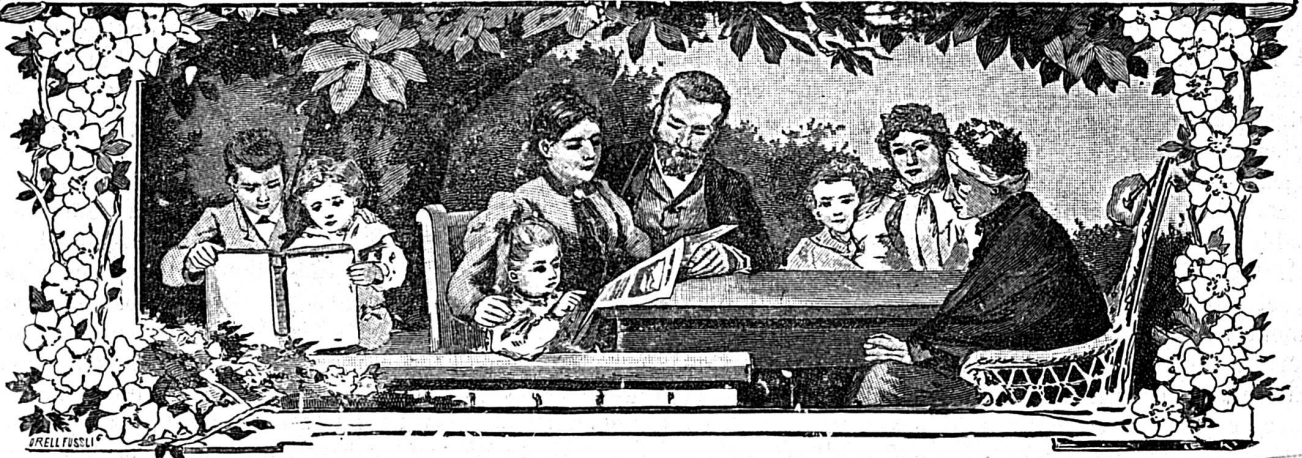
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

coll. gl.

# LE PAYS ILLUSTRÉ



N° 1

Supplément du Dimanche 4 Janvier



1903

## Le Gardian de la Camargue

(DE M. LOUIS FIGUIER)

I

A l'embouchure du Rhône et dessinée par les sinuosités du fleuve, s'étend une région célèbre dans tout le midi pour la sauvage étrangeté de ses aspects : c'est la Camargue. Avant d'y conduire le lecteur, et de lui faire connaître les habitants, par un épisode tiré de leur vie même, on nous permettra de dire quelques mots du théâtre où s'est passée la simple histoire que nous voulons raconter. Ici, comme dans certaines terres vierges, la nature et l'homme sont unis par des liens dont on comprendrait mal la puissance si la description ne venait compléter le récit.

Ce pays n'a pas toujours été abandonné à cette sorte d'état sauvage dont le spectacle nous étonne, en pleine civilisation. De belles et actives cités s'y élevèrent ; les Saintes-Maries, les Aigues-Mortes, jouirent longtemps du mouvement et de la prospérité de véritables ports de mer. Bientôt cependant, les inondations et les atterrissements du Rhône vinrent changer les conditions de la contrée et ruiner à la fois son agriculture, son commerce et son industrie. Touchant au terme de son cours, non moins bizarre et désordonné que celui du Nil, le grand fleuve venu des Alpes charrie des débris d'origine diverse, qu'il abandonne sur le sol riverain avant de disparaître dans la mer. Ces débris, qui, détachés souvent des montagnes de la Suisse, ont traversé les calmes eaux du lac de Genève, puis les gouffres du Dauphiné, viennent s'amonceler près de la Méditerranée, avec les détritits d'animaux et de vé-

gétaux en décomposition. Ainsi s'est formé peu à peu le terrain exceptionnel de la Camargue.

Ce terrain offre de singuliers contrastes. Un épais bourrelet de limon, qui borde le delta du Rhône, y donne les plus riches produits : on ne rencontre que champs aux épis d'or, vertes prairies, arbustes aux fruits veloutés, sur cette terre d'alluvion, si féconde qu'elle permet souvent de faire dans la même année deux récoltes. Mais pénétrez dans l'intérieur de l'île de la Camargue, et le plus sévère spectacle attristera vos regards. Vous serez en face d'un marais immense. Un étang profond, l'étang de Valcarès, en occupe le milieu. Quelques landes sablonneuses, ou de sombres *pinèdes* (bois de pins) coupent seules, çà et là, cette plaine verdâtre, à demi liquide. Et pourtant dans ce triste paysage il y a encore un charme étrange, qui naît de la majesté des lignes, du calme partout répandu, et de ce silence non interrompu qui est une des harmonies du désert.

Tout, dans la Camargue, montre l'action puissante de la nature en travail. Les dépôts de la mer et ceux des fleuves y sont sans cesse mêlés et confondus. Pendant l'hiver, les étangs, grossis par les pluies, inondent la plaine et vont se joindre à la mer ; pendant l'été, des flaques d'eau stagnante infectent le pays de miasmes délétères. Comme pour laisser à ces landes sauvages toute la monotonie de leur horizon et la sévérité de leurs grandes lignes, aucun rocher n'y dessine son profil pittoresque ; pierres ou cailloux sont inconnus sur cette terre plate et grise. Les plus petites

fleurs ont un cachet bizarre, qui les distingue des fleurs de même espèce venues en d'autres pays. Le feuillage des marguerites, des camomilles, des asters, d'ordinaire si frêle et si léger, devient lourd et glauque dans le sable limoneux et salin de la Camargue.

A la surface des marais, des champs de jonc et de roseaux, que le mistral fait onduler en vagues frémisantes; sur le terrain mouvant des landes, de larges touffes de salicor, qui tordent au soleil leurs branchages de pourpre; aux bords de la mer, des tamaris, qui courbent vers les flots leurs pâles chevelures; sur le sable des plages, de sombres pinèdes battues par les vents; sur le sol limoneux, des *chénopodées* spongieuses, et sur les eaux stagnantes, une mousse fétide, forment, avec quelques herbes palustres, toute la végétation de ces tristes parages.

En retard de bien des siècles sur la marche de la nature, cette contrée étrange rappelle les premières plages arborescentes qui apparurent sur notre globe à peine refroidi.

Le contact de la mer donne à la Camargue un autre caractère original. Comme si elle voulait disputer au Rhône son empire, et ensevelir le delta sous ses flots, la Méditerranée bat sans relâche ses côtes sablonneuses. S'infiltrant dans les pinèdes, elle y décore de lambeaux de varechs les troncs résineux des conifères; caressant les roseaux de ses vagues écumeuses, elle les parsème de flocons d'une blancheur de neige; en s'évaporant sur le sable, elle y trace les dessins bizarres de ses efflorescences salines; rosée des prairies paludéennes, elle les embellit de perles cristallines. Son passage se trahit partout: ici par des miasmes pernicious, là par d'âcres parfums, plus loin par des dépôts salins, ailleurs par des algues séchées. Au sommet des pins, la mer accroche les rubans d'argent de sa mousse marine; sur la berge des chemins elle fait éclore, comme un tapis de neige, la blanche irruption de ses squammosités; et, comme d'immenses linceuls, des bassins d'eau salée s'étendent de loin en loin sur le sol, où serpentent en tous sens des rigoles et des digues. La Camargue en un mot est le royaume du sel; l'air, l'eau, les plantes, le sol, les *roubines* (canaux qui distribuent les eaux du Rhône), tout en est imprégné.

La principale récolte de ces savanes aqueuses, ou *rozelières*, comme on appelle ces prairies paludéennes, consiste en *sagnes* (joncs) et en *rollets* (roseaux). Excellente nourriture pour les bestiaux, ces plantes servent aussi à former la toiture et les cloisons des *mas* (chaumières), à fabriquer des chaises, à faire d'immenses paillassons destinés à garantir de la pluie les *camelles*, ou tas de sel, et à préserver des efflorescences salines les terres nouvellement ensemencées. La saunaison apporte chaque été le mouvement et la vie sur ces landes incultes, qui fournissent à la France son meilleur sel.

Les animaux qui peuplent la Camargue semblent avoir subi, comme les plantes, l'empire de son étrange nature. Les oiseaux y sont lourds et grisâtres: ce sont des hirondelles de mer, affamées et criardes qui effleurent la terre ou l'eau de leurs pattes palmées; des

mouettes bleuâtres qui glissent avec lenteur sur le bord des marais; des oiseaux des tempêtes qui donnent l'alarme à la contrée, en s'élevant vers le ciel; des grues et des macreuses, qui traversent de longs marécages en battant des ailes; enfin des chouettes et des hibous, dont les cris rententissent d'une façon lugubre au fond des bois de pins dès le coucher du soleil. Jamais de brillantes nuées de capricieux papillons, de joyeux insectes aux corselets d'azur et d'émeraude, jamais phalanges mélodieuses et rossignols, ne sont venues égayer les maremmes de la Camargue. En revanche, on y voit des nuages de moustiques, altérés de sang, siffler et tourbillonner dans les airs; des pléiades de sauterelles jaunâtres s'abattre, pour les ravager, dans les *gourbis* fleuris; des oiseaux de marais, silencieux comme des ombres, glisser sur des flaques d'eau; des flamants promener, comme des feux follets, leurs ailes de feu sur le bord des lagunes; des reptiles s'enrouler sans bruit dans la fange, et des taureaux sauvages s'enfoncer jusqu'au poitrail dans les joncs des *rozelières*, tandis que, la crinière en désordre, les chevaux hennissent, en galopant sur le sable durci par le sel.

Par un singulier contraste, les taureaux de la Camargue sont tous d'un noir d'ébène, tandis que les chevaux sont d'un blanc de neige. Ces taureaux sont désignés dans le pays sous le nom de *palusins* (de *palus*, marais). Ils sont trapus et plus petits que nos bœufs. Leurs cornes, au lieu de s'écarter de chaque côté du front, comme chez la plupart des espèces de la race bovine, ou de se projeter en avant comme celle des taureaux d'Espagne, sont plantées verticalement, avec une légère courbure qui les rapproche vers les extrémités; elles sont, en outre, fort aiguës. Farouches et indisciplinables, ces animaux ne sont élevés que pour servir aux courses de taureaux, dont les habitants du Bas-Languedoc sont amateurs passionnés.

Quant aux chevaux, appelés *aigues* ou *camargues*, ce sont des rejetons des chevaux arabes que les Sarrasins, un moment maîtres du midi de la France, laissèrent dans ces contrées. Ils sont petits, vifs et ombrageux. La corne de leurs sabots se ramollissant et s'altérant de bonne heure dans l'eau de marais, on ne peut les ferrer que difficilement. Cependant, comme ils sont agréables à la selle, on dresse ceux qui montent le plus de race. Les *aigues* de la Camargue servent à dépiquer le blé dans les plaines du Bas-Languedoc. On les fait trotter en tournant sur les gerbes étalées au milieu de l'aire; par ce piétinement régulier de leurs sabots non ferrés, les grains se séparent de la paille, sans être endommagés.

La population de la Camargue est digne du pays. Elle est faite pour la lutte sous deux formes différentes: la lutte hardie et la lutte patiente. C'est tantôt à dompter des animaux à l'état sauvage, tantôt à braver, pour la récolte du sel, les émanations d'un sol délétère, que l'homme doit s'employer.

Au milieu des taureaux règne le *gardian*. C'est un pâtre chargé de les surveiller, comme l'indique son nom, et il accomplit cette tâche avec le concours d'un

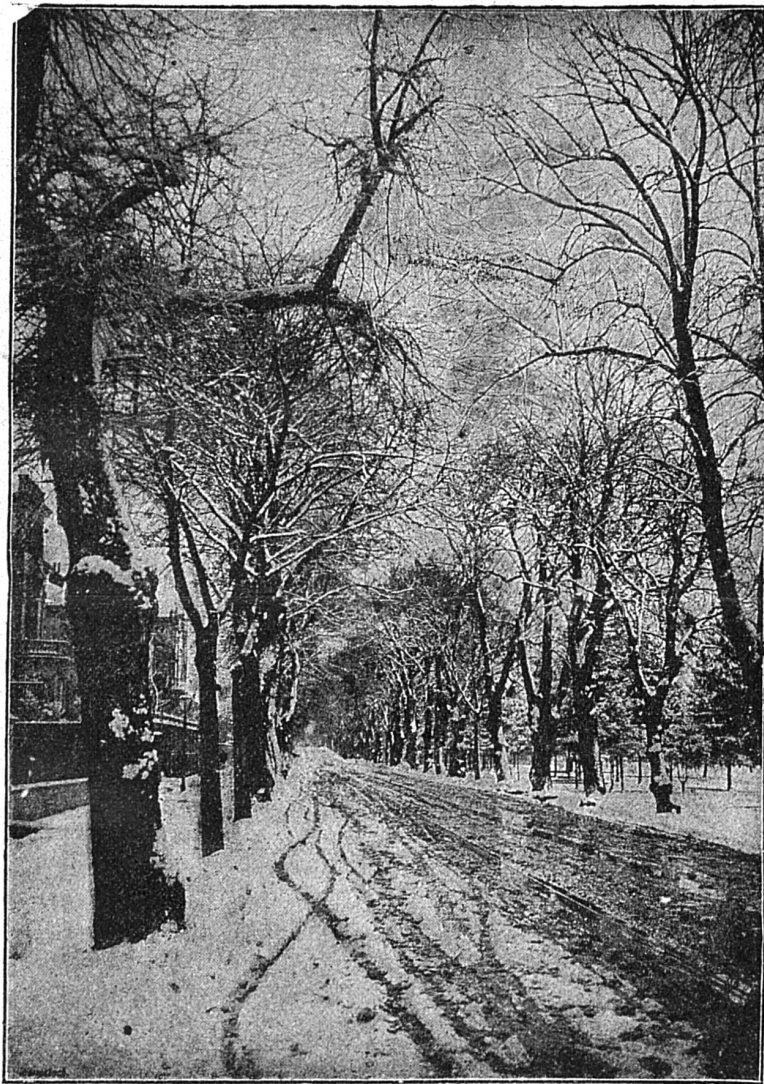


bœuf des plus pacifiques, le *dondaire*, ou bœuf sonneur, dont le collier de bois porte une large clochette. Par quel moyen mystérieux ce bœuf paisible impose-t-il sa volonté à ses turbulents compagnons, que jamais sa sonnette ne trouve rebelles? C'est un de ces mille secrets de la nature, qu'on remarque, sans pouvoir les expliquer.

Quant au *gardian*, il a pour toute arme un trident de fer. Monté tout le jour sur sa blanche cavale, dormant la nuit à la belle étoile, coiffé d'un mouchoir

de tous les points de l'île des bandes tumultueuses de chevaux et de toureaux, qui bondissent autour d'eux. Le *gardian* est le véritable roi de la Camargue.

Tout autre est l'existence du *saunier*. Enfermé, l'hiver, dans une petite mesure, devant les bassins déserts, l'été, il devient le chef d'une armée de travailleurs. A l'opposé des *gardians*, les *sauniers*, enchaînés aux bords de leurs salines, ne connaissent d'autres joies que celles de la famille et du foyer. Une bande d'enfants rachitiques et pâlis par les fièvres, jouent au soleil,



Paysage d'hiver. (D'après une photographie.)

que recouvre un vaste chapeau de feutre, vêtu d'une blouse de peau, les jambes nues et le teint hâlé, l'athlétique *gardian* de la Camargue rappelle les sauvages cavaliers des pampas américaines. Ces hommes indomptables aiment leur vie indépendante et rude. On les voit tantôt lancer audacieusement à travers les marais, leurs cavales frémissantes, tantôt passer comme un éclair sur la lisière d'une pinède, escortés d'un noir troupeau, qui les suit en mugissant. Ils sont connus et redoutés des farouches animaux dont la garde leur est confiée. A leurs cris stridents on voit accourir

devant les portes de leur demeure. La vue de ces misérables familles est d'une tristesse navrante. Des privations de toute sorte, la monotonie de leur existence, les maladies qu'amène le voisinage des marais, feraient de ces pauvres gens les créatures les plus à plaindre du monde si à côté d'eux on ne trouvait des êtres plus malheureux encore, les douaniers, qui sont condamnés à végéter sur cette plage aride, sans connaître même les douceurs de la vie de famille.

(A suivre)